

Plusieurs articles abordent la question de l'articulation entre littérature et cinéma dans une perspective intermédiale : Papa Samba Diop à propos de la figure du tirailleur sénégalais, Maguèye Kasse à propos de l'ensemble de l'œuvre d'Ousmane Sembène, et Susanne Gehrmann dans un article très fouillé sur le prolongement cinématographique de l'écriture autoréférentielle de Ken Bugul dans le film de Silvia Voser, *Ken Bugul-personne n'en veut* (2013). L'analyse de l'entrelacement entre ce film et le roman *Cacophonie* (2014) montre la façon dont les effets de décrochage liés à la différence entre les deux médias sont mis au service d'une même quête de soi. Une autre approche interartiale, entre la littérature et la musique cette fois-ci, est proposée par Ibrahima Wane à propos de quatre romans sénégalais, respectivement dus à Ousmane Socé, Hamidou Dia, Boubacar Boris Diop et Pape Samba Kane. Du contact intermédial résulte un enveloppement de la diégèse dans un univers sonore qui préside à son évolution et à chacune de ses inflexions. Diouma Faye fait le même constat de l'enveloppement du récit par le chant et le son du tam-tam à propos de l'œuvre d'Aminata Sow Fall, en montrant la prise de position en faveur de la tradition qui préside à une telle pratique d'écriture musicale.

Les articles d'Ibrahima Diagne, d'une part, et de Christoph Vatter, d'autre part, étudient de façon assez convergente la présence des médias audiovisuels, en particulier la télévision, dans l'œuvre de Fatou Diome. La présence des médias d'information au cœur de la diégèse, même lorsqu'ils font l'objet d'un regard critique comme le montre Christoph Vatter à propos de la télévision, est intrinsèquement liée à la dimension transculturelle de l'art narratif de Diome. Mamadou Ba à propos du roman (chez Boubacar Boris Diop et Felwine Sarr) et Serigne Seye à propos de la nouvelle sénégalaise montrent l'un et l'autre la façon dont les ruptures ou les décrochages intermédiaires dans les œuvres littéraires produisent des effets de spécularisation, de mise en reflets prismatiques (notamment chez Boubacar Boris Diop) ou de monstration par *ekphrasis* (dans la nouvelle), qui sont autant de solutions esthétiques pour saisir la complexité du réel.

Xavier GARNIER

FABRÉGUET (Michel), HENKY (Danièle), dir., *Les "Héros du retrait" dans les mémoires et les représentations de l'Europe contemporaine : Histoire et fictions*. Paris : L'Harmattan, coll. Inter-national, 2020, 241 p. – ISBN 978-2-34319-691-6.

Il n'est pas question, ou il n'est que fort peu question, des littératures africaines dans cet ouvrage collectif. Et cependant, il nous a semblé utile de le signaler à nos lecteurs, pour deux motifs au moins.

Le premier est son exemplarité méthodologique : alors que tant de thématiques vagues et ressassées sont proposées dans les appels à contribu-

tions, la démarche suivie ici est exemplaire à plus d'un titre. Elle l'est d'abord par son interdisciplinarité précise : études littéraires et histoire, essentiellement, mais avec comme des fenêtres ouvertes vers les sciences politiques, l'anthropologie sociale et la psychologie. Cette interdisciplinarité aurait pu être davantage approfondie : les chapitres réservés aux figures historiques (János Kadar, Adolfo Suarez, Erwin Rommel, Benoît XVI...) ne croisent pas réellement les réflexions des trois chapitres consacrés aux figurations littéraires (dans les œuvres de J.M.G. Le Clézio, Tomi Ungerer et Borislav Pekic), et l'on évite en particulier d'approfondir les deux questions du narratif historique et de l'invariant anthropologique, qui auraient pu les associer davantage : une postface aurait été, en ce cas, particulièrement bienvenue.

En somme, la juxtaposition des domaines historien et littéraire illustre bien, mais illustre, sans plus, l'intuition de départ, selon laquelle il y aurait en quelque sorte un schème du « retrait », combinant à la fois une structure narrative, une configuration psychologique et un faisceau de conditions historiques de possibilité ; ce schème (au sens général que donne à ce mot le philosophe Lambros Couloubaritsis) serait adopté par certains individus singuliers à certains moments de crise, ou plutôt de basculement progressif d'une époque dans l'autre, d'un système de représentations et de relations codées dans un autre. Ce dispositif imaginaire d'action les amènerait à prendre une position de « retrait » dans le champ sociopolitique, ce qui revient pour eux à s'effacer anticipativement, en renonçant à devenir les fondateurs de quoi que ce soit : ils font place à ce qui suit ; tout au plus gagnent-ils du temps, pour durer un peu plus eux-mêmes et/ou pour attendre que le fruit soit vraiment mûr, celui de l'âge qui les fera disparaître.

S'agit-il toutefois d'un « héroïsme » ? Ce schème n'exclut ni la sagesse ni l'abnégation, encore moins la morale, mais il me semble pourtant incompatible avec la logique épique de l'héroïsme (qui n'existe que dans la légende d'une mémoire, donc dans la croyance d'une communauté), à moins d'aller jusqu'au bout de cette hypothèse et de faire, paradoxalement, du retrait une fondation, ce qui ne paraît guère pensable que par l'effet d'une conversion religieuse radicale. Certes, comme l'écrit le prière d'insérer, « se désengager, refuser, se retirer peut aussi être vécu comme une nouvelle forme d'héroïsme face à un conformisme aliénant et, à terme, destructeur » (aussi p. 12) ; mais il ne faut cependant pas confondre une attitude morale considérée en soi ou « vécue » par une subjectivité, avec la valorisation historique de cette attitude dans un récit glorifiant, qui serait nécessairement un récit de refondation. Or, l'effacement semble ici essentiel. En d'autres termes et pour renvoyer à une étude essentielle de Bakhtine, entre « roman » et « épopée », il faut choisir davantage que les auteurs ne le font ici (et qu'Enzensberger ne l'a fait avant eux) : on est en face de personnages « gris » (p. 12), de personnages de roman – qui éventuellement vivent leur vie réelle comme un roman – qui refusent de

faire durer plus longtemps l'illusion de leur possible devenir-héros. Ils sont « sur le terrain gris de la morale politique » (p. 10), de la même couleur terne, donc, que celle des cloportes, revendiquée par Flaubert pour *Madame Bovary*.

En parlant de ce schème du « retrait », nous avons en même temps traité de la deuxième qualité méthodologique de ce travail : il est le résultat d'une opération de recherche par laquelle des chercheurs décident de tester ensemble la validité d'une hypothèse de travail précise : en l'occurrence, il s'agit d'un article publié par Hans Magnus Enzensberger en 1989 (« *Die Helden des Rückzugs : Brouillon zu einer politischen Moral der Entmachtung* »), qui examinait la singularité de certains protagonistes de l'Histoire, en rupture avec les héros fondateurs traditionnels puisqu'ils renonçaient à se maintenir au pouvoir, et acceptaient leur mise à l'écart, voire la souhaitaient.

Le second motif pour lequel nous signalons cet ouvrage est la pertinence – indirecte mais réelle – de cette réflexion pour les études de littératures africaines. Signalons d'abord que, de l'Afrique, il sera directement question dans les pages qu'Anthony Mangeon consacre à Robert Delavignette, « paradoxal héros du retrait colonial » (p. 177-194). Il s'agit d'une synthèse très claire au sujet d'un parcours effectivement exemplaire pour ceux qui accepteraient d'en faire mémoire, d'y voir un « héroïsme » et de le célébrer ensemble. Mais cet héroïsme potentiel est en réalité inaudible, quoi qu'il en soit des faits, pour la *doxa* majoritaire, celle-ci ayant besoin au contraire de légendes concernant des héros « engagés » et, en outre, engagés dans « le sens de l'Histoire ». Ce double besoin caractérise, on le sait, le corpus dit postcolonial, ce qui explique en partie pourquoi il est peu représenté dans ce volume.

De son côté, Danièle Henky, qui soutint naguère une belle thèse intitulée *Giono, Bosco, Le Clézio : suivre des voies buissonnières en littérature de jeunesse*, reprend ici la lecture d'un de ses auteurs de prédilection, Le Clézio, écrivain dont on sait qu'il n'est pas sans rapport avec l'Afrique et dont, notamment, le récit intitulé *L'Africain* n'est pas si éloigné qu'il peut le sembler à première vue de la figure de Robert Delavignette. Dans le titre de cette thèse, l'adjectif « buissonnier », certes, était particulièrement approprié pour la littérature de jeunesse, mais on s'aperçoit ici que sa validité est bien plus large : rejoindre les buissons et désertier la grand-rue avec ses éclairages publics, bien balisés par l'idéologie, c'est prendre le risque, tout à la fois, de la régression enfantine, de la confusion paysagère et de la découverte de cadavres ou de déchets : ne sont-ce pas là, effectivement, trois aspects que peut explorer l'art contemporain ? On voit que le concept de « retrait » est particulièrement intéressant.

En somme, un appréciable ouvrage, résultat d'une belle opération de recherche strasbourgeoise, qu'il revient au lecteur de s'approprier. Chaque chapitre a néanmoins aussi des qualités intrinsèques ; si leur écriture aurait mérité, dans certains cas, quelque soin complémentaire, tous se

lisent agréablement et, presque, comme autant de nouvelles, pour qui aime un tant soit peu l'Histoire du XX^e siècle.

Pierre HALEN

FALL (Marouba), *Théâtre et tradition en Afrique noire francophone : exemple du théâtre sénégalais de langue française : essai*. Dakar ; [Paris] : L'Harmattan Sénégal, 2019, 307 p. – ISBN 978-2-34318-537-8.

Cet ouvrage tente d'explorer la contribution thématique, esthétique, artistique et culturelle des spectacles traditionnels africains à la dramaturgie de l'Afrique noire contemporaine d'expression française. Centrant sa recherche sur le Sénégal, Marouba Fall examine l'importance relative et la nature de l'héritage culturel qui a été intégré aux productions théâtrales.

Dans son introduction, l'auteur pose comme préalable à son étude la valeur incontestable des formes théâtrales traditionnelles, et prend pour exemple le théâtre d'Aimé Césaire dont les pièces sont inextricablement liées au fonds culturel du continent africain. M. Fall insiste notamment sur les conséquences négatives de l'abandon des traditions et des phénomènes d'acculturation : il rappelle la crise du théâtre de type occidental en Afrique noire et souligne la nécessité d'évaluer le théâtre négro-africain francophone dans le contexte d'une production dramaturgique internationale. Une réflexion argumentée sur la relation apparemment antinomique entre théâtre et tradition clôture l'introduction de l'œuvre et pointe l'importance du sujet traité.

Dans la première des trois parties qui structurent l'ouvrage, M. Fall examine les caractéristiques et les fonctions du théâtre en Afrique noire traditionnelle. Dans la deuxième, l'auteur se penche sur l'activité dramaturgique à l'École Normale William Ponty dans le cadre de la politique culturelle et éducative en Afrique Occidentale Française. Enfin, la dernière partie est consacrée à une analyse minutieuse de la contribution du fonds culturel des spectacles traditionnels au théâtre africain moderne d'expression française.

La valeur et l'originalité de cette étude ne résident pas seulement dans sa thématique et dans une analyse minutieuse et argumentée : l'auteur réussit à offrir une vision renouvelée de la tradition culturelle et artistique et montre l'existence d'une continuité dans l'évolution du théâtre négro-africain, jusqu'à l'écriture dramaturgique contemporaine.

Christina OIKONOMOPOULOU